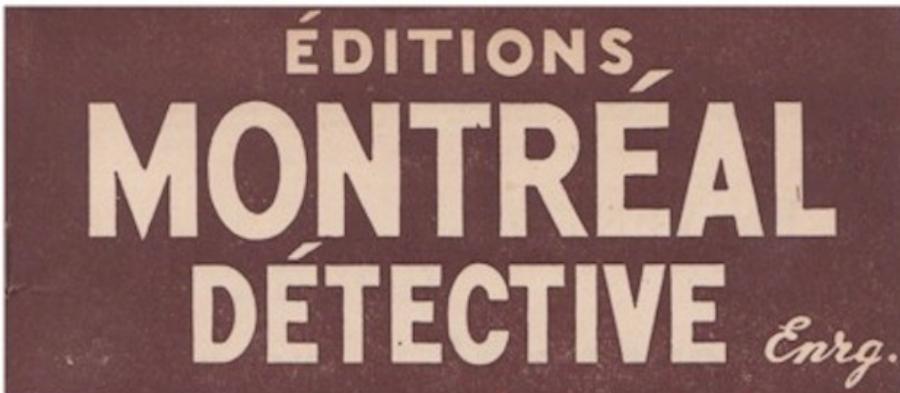


HERCULE VALJEAN

Le scieur de têtes



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-032

Le scieur de têtes

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 684 : version 1.0

Le scieur de têtes

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

Personnages de ce roman

Nous inaugurons un nouveau genre aujourd'hui ; au début de chacun de nos romans policiers nous publierons la liste des principaux personnages du roman afin que le lecteur puisse référer à la première page quand il ne se souviendra plus du caractère de certaines des personnes qui évoluent dans les pages qui suivent.

SIMON ANTOINE, jeune homme très riche, apparemment désœuvré, mais qui est réellement le célèbre Domino noir, mortel ennemi du crime sous toutes ses formes.

BENOÎT AUGÉ, journaliste de Montréal à l'emploi du grand quotidien le MIDI, qui est la seule personne à savoir que Simon Antoine est réellement le Domino noir.

LE DIRECTEUR de la sûreté de Montréal, un flic ni plus ni moins intelligent que les autres flics.

ARSÈNE DÉCARY, maire de DAMIERVILLE, petite cité de la province de Québec où se déroule l'action de ce roman.

ERNESTINE DÉCARY, sa femme, une bonne, une brave, bref une honnête femme.

HUBERT DÉCARY, 14 ans, le fils d'Arsène et d'Ernestine.

JULIEN CHARRIER, chef de police de Damierville.

ARCADE CHARRIER, son fils, huit ans.

HILAIRE CHARTRAND, éditeur du journal de Damierville.

HORTENSE CHARTRAND, sa femme, secrétaire de la rédaction du Journal.

L'honorable DIDIER PIMNON, conseiller législatif, président et propriétaire de la COMPAGNIE D'IMMEUBLE de Damierville, qui a construit la cité.

GEORGETTE JUTRAS, garde-malade pratiquant à Damierville.

MIETTE JUTRAS, sa nièce, fille de son défunt frère qu'elle élève.

EMMANUEL CHINIQUY, ministre de religion protestante descendant en ligne directe du notoire apostat du siècle dernier Chiniquy, qui a quelques adeptes de sa religion à Damierville.

ANTOINETTE GIRAUD, actrice de Montréal.

TIT-PIT LEMELIN, orphelin de 15 ans, qui travaille comme homme à tout faire chez les uns et les autres.

ANSELME GERMAIN, maître de poste de Damierville, dont les 6 boîtes postales sont très importantes au cours de ce récit.

Et quelques policiers et autres personnages de peu d'importance.

I

L'entrée en scène du scieur

Damierville, petite cité de la province de Québec, est une preuve de la conquête du nord du pays par l'homme, car elle est située aux portes du Témiscamingue.

Le terrain sur lequel elle est bâtie est plat de même que les environs, étant situé entre les Laurentides et les monts polaires.

Damierville est bâtie comme Buenos Ayres, en damier ; du nord au sud il y a les avenues et de l'est à l'ouest les rues.

À l'angle de la 1^e rue et de la 1^e avenue est situé le château Pimnon, propriété de l'honorable Didier Pimnon, agent d'immeubles extraordinaire, à la vision géante, qui a pris un champ inculte et en a fait une cité prospère.

Le château Pimnon est sans contredit une beauté architecturale et personne nie que ce soit la plus magnifique résidence de Damierville.

Personne ne nie non plus que la seconde des beautés architectoniques de l'endroit soit l'habitation de style « Vieux Canayen » d'Arsène Décary.

Arsène Décary est maire de la place et député du comté ; il a des aspirations au sénat ; comme on ne peut être député et maître de poste en même temps, il a fait nommer à cette position lucrative son beau-frère Anselme Germain.

Ernestine Décary, sa femme, est d'ailleurs une commerçante avisée ; elle tient un commerce d'épiceries avec licence de bière, une bonnerie, un magasin de chapeaux et de dessous pour dames et... un moulin à scie.

Le mortel ennemi d'Arsène Décary est Hilaire Chartrand, virulent journaliste, éditeur du journal de Damierville.

Hortense, la femme de Chartrand, a une plume qu'elle trempe aussi volontiers dans le vitriol.

C'était par une belle soirée fraîche de la fin d'août.

Arsène Décary et sa femme écoutaient tranquillement les nouvelles à la radio.

Le général Douglas MacArthur venait d'entrer à Yokohama.

Les prisonniers de guerre des Japonais faisaient pitié et ils se plaignaient d'avoir été soumis pendant leur incarcération aux plus cruelles tortures.

Puis ce fut la musique de danse de Bob Calloway.

Le maire Décary regarda l'heure à l'horloge grand-père dans le coin du salon.

– Onze heures et dix, murmura-t-il ; où donc Hubert est-il allé ce soir, Ernestine ?

Hubert était le fils des Décary, jeune athlète de 14 ans, fervent de lutte, de boxe et autres sports violents.

La mère répondit :

– Tu sais bien, mon vieux, qu'Yvon Robert

lutte ce soir au stade Pimnon, et que notre fils n'a pas voulu manquer ça.

– Ah, oui, Yvon, son idole...

Ernestine remarqua :

– Il devrait être arrivé cependant ; car il m'a dit qu'il serait de retour à 11 heures au plus tard.

– Ce doit être un combat à finir, on ne sait pas l'heure exacte de la fin des hostilités ; tout dépend de la force de résistance du futur vaincu.

– Je vais téléphoner au stade, dit la mère.

Elle le fit et on lui dit que la séance était terminée depuis près d'une heure déjà.

– Or c'était une marche d'à peine cinq minutes du stade à la maison du maire.

– Je commence à être inquiète, remarqua madame Décary.

À minuit son inquiétude s'accrut et à une heure du matin comme Hubert n'était pas encore arrivé, le maire dit :

– Notre petit n'a jamais ainsi tant tardé ; il doit lui être arrivé quelque chose.

– Oh, mon Dieu, mon Dieu...

– Ne t'affole pas, Ernestine, ne t'affole pas, son absence a sans doute une explication tout à fait naturelle à laquelle nous ne pensons pas.

– Oui, mais, mon mari, voyons, fais quelque chose.

– Je vais appeler Julien Cherrier, notre chef de police.

– Julien, dit-il au chef, veux-tu patrouiller toutes les rues de la ville à la recherche de mon satané fils Hubert qui n'est pas encore rentré.

– Tout de suite, cher maire.

Une demi-heure plus tard environ Cherrier appela Décary :

– Voulez-vous, lui dit-il, venir immédiatement au coin de la 7^e rue et de la 8^e avenue...

– Pourquoi ?

– Vous allez voir...

– Il s'agit de mon fils ?

– Oui.

Le chef ajouta :

– Et surtout, n’amenez pas, en grâce, votre femme.

– Pourquoi pas ?

– Vous verrez ; j’aime mieux ne pas vous expliquer au téléphone...

Sous les yeux d’Ernestine mortellement inquiète, Arsène partit, sauta dans sa voiture et arriva bientôt à l’endroit indiqué par Cherrier.

Il poussa un cri de stupeur en contemplant le spectacle.

Son fils gisait en deux parties sur le pavé en bordure de la rue.

En deux parties.

En effet la tête de la pauvre victime était complètement détachée du corps.

– Quelle horreur, s’écria le père au comble du désespoir.

– Vous comprenez maintenant pourquoi je ne voulais pas que vous ameniez votre femme ?

– Hélas oui.

– La tête a été sciée, affirma le chef ; j’ai examiné l’os dorsal avec ma lampe de poche, et le trait de scie apparaît nettement.

Le maire demanda :

– Ciel, qui a pu commettre un meurtre aussi horrible, et pourquoi ?

– Julien Charrier opina :

– À 14 ans il est bien rare qu’on ait des ennemis mortels ; j’avoue que je ne comprends rien. Je vais appeler et faire venir ici le chef de la sûreté provinciale. Cette cause me dépasse. Voulez-vous venir avec moi à mon bureau, M. Décary ?

– Volontiers.

II

La bande des fils à papas

Il était 2 heures du matin.

Le maire et le chef Charrier se creusaient la tête pour découvrir un mobile à ce crime de celui que les grands quotidiens allaient bientôt appeler le scieur de têtes.

Le chef demanda :

– Vous ne connaissez pas d’ennemis à Hubert ?

– Voyons, à 14 ans, Julien, qui a eu le temps de se créer un antagoniste qui hait au point de scier la tête de l’être exécré ?

– C’est vrai. Mais il doit y avoir quelque secret terrible dans la jeune vie de votre fils...

Le maire railla :

– Secret de polichinelle ; le plus grand rêve d’Hubert était de devenir un grand athlète.

– Parlons de ses compagnons, de ses amis.

Décary tressaillit :

– Ses compagnons, ses amis... dit-il, ça me rappelle, Hubert avait fondé une société secrète enfantine qui s’appelait la bande des fils à papas.

– Et qui faisait partie de cette société secrète ?

– C’était une société mixte.

– Vous voulez dire que des enfants des deux sexes en faisaient partie ?

– Oui. Outre mon fils, il y avait comme membres, la nièce de Georgette Jutras, la garde-malade...

– Miette ?

– Oui.

– Et à part ça ?

– Il y avait ton fils Arcade.

– Arcade, mais j’ignorais.

– N’était-ce pas une société secrète ?

- C’est tout ?
- Le dernier membre était comme un prix de consolation.
- Que veux-tu dire ?
- Ce n’était nul autre que Tit-Pit Lemelin.
- Le pauvre orphelin ?
- Oui, celui qui travaille chez les uns et les autres dans Damierville.

Le maire expliqua :

- Hubert me dit un jour que Tit-Pit agissait comme garde extérieur de la bande des fils à papas.

Le téléphone sonna.

- Allô, fit le chef.

C’était le directeur de la sûreté qui rappelait :

- Je pars en auto, fit-il, je serai avec vous dans quelques heures.

Après avoir raccroché Charrier dit :

- Autant vaut aller nous coucher ; je vous éveillerai dès l’arrivée du boss de la provinciale.

Arsène Décary remarqua :

– Je crois que le directeur se fait souvent aider dans ses causes difficiles par le mystérieux Domino noir.

– Oui, dit le chef, et si seulement le Domino voulait s’occuper de cette horrible affaire de sciage de tête, mes troubles seraient finis.

– Qui donc est au juste ce Domino noir ?

– Personne ne le sait ; ce mystère sur son identité est l’une de ses principales armes contre les bandits. L’incognito rend sa présence terrible comme un danger inconnu.

– Mais ne s’est-il pas révélé à quelqu’un ?

– Oui, à une personne.

– Qui donc ?

– Benoît Augé, le jeune et déjà célèbre journaliste au grand quotidien de Montréal le **MIDI**.

Le maire dit :

– Si j’appelais Augé, penses-tu, Julien, qu’il pourrait convaincre le Domino de venir trouver

une solution à ce crime aussi affreux qu'incompréhensible ?

– Ça ne vous coûtera que quelques sous pour appeler Montréal et le savoir.

Il appela.

Au MIDI l'opératrice de nuit ne fit aucune difficulté à donner à Décary le numéro de téléphone privé de Benoît.

– Allô, fit celui-ci d'une voix ensommeillée.

– C'est le maire de Damierville qui parle.

– Damierville dans le Témiscamingue ?

– Oui. Mon fils vient de se faire scier la tête.

Augé éclata de rire :

– La boisson n'est-elle plus rationnée par chez-vous ?

– Non, non, ne croyez pas que je suis en état d'ébriété ; je suis au contraire parfaitement sobre ; et je vous affirme que l'assassin qui a tué mon fils Hubert lui a scié la tête...

– Scié ??? !!! C'est la première fois à ma connaissance que je rencontre un meurtrier

scieur.

– Pensez-vous, M. Augé, que le Domino noir consentirait à s’occuper de cette affaire ?

– Elle est originale ; de plus, elle est rempli d’horreur ; oui, je crois que le Domino va accepter.

Benoît ajouta :

– En tout cas, moi, monsieur le maire, je m’habille immédiatement et je pars tout de suite pour Damierville.

Avant de raccrocher il s’écria :

– Il y avait les scalpeurs, les coupeurs, voilà maintenant que nous avons un scieur de têtes ; quelle nouvelle, ciel, quelle nouvelle !

III

Hilaire Chartrand

Il était 10 heures du matin.

Le chef Charrier avait mal dormi.

Après avoir pris son bain quotidien il s'était rendu à son bureau du poste central de police.

À peine venait-il d'y entrer que Hilaire Chartrand, l'éditeur du journal de Damierville pénétra dans la pièce.

Y pénétra en coup de vent.

– J'ai du nouveau, s'écria-t-il.

– Du nouveau ? fit le chef.

– Oui, et comment ? ? ?

– De quoi s'agit-il ?

– Mais du meurtre du jeune Hubert.

Charrier tressaillit.

– Vite, dit-il, expliquez.

– L’assassin m’a écrit.

– L’assassin vous a... oh...

– Tenez, lisez la lettre.

Le chef lut :

À l’éditeur du journal de Damierville :

Monsieur,

Seriez-vous assez aimable d’annoncer dans votre estimable publication que le sciage de la tête du jeune Hubert Décary n’est pas un cas isolé.

Non, ce meurtre n’est que le premier d’une série ; ma scie a même à l’heure actuelle fait une seconde victime dans la personne du jeune Arcade Charrier, le fils du chef de la police locale.

Le cadavre git en ce moment dans la vieille bicoque abandonnée qui servait de bureaux à la compagnie d’immeuble de Damierville dans les

premiers temps de la construction de la cité.

Première victime, Hubert Décary.

Seconde : Arcade Charrier.

Quelle sera la troisième ?

Mystère...

Mystère affolant, n'est-ce pas ?

Je vous conseille, cher éditeur, de lancer un concours et de donner des prix substantiels à ceux qui devineront les noms des prochaines victimes.

Bien à vous,

Le scieur de têtes

P.S.– Si je manque de scies je pourrai aller en chercher quelques-unes au moulin à scie d'Ernestine D. L.S.D.T.

Quelques instants plus tard le chef était rendu dans la bicoque de la compagnie d'immeuble et il contemplait hébété par la trop grande douleur le cadavre scié de son fils Arcade.

Chartrand s'écria :

– Il est incroyable qu’il y ait sur terre un tel monstre qui semble jouir à assassiner de pauvres petits êtres sans défense... Incroyable et incompréhensible.

Charrier murmura :

– Le fils du maire, le mien, pourquoi, grands dieux, pourquoi, quel motif peut avoir l’assassin ?

– C’est peut-être un dégénéré.

– Cette explication est bien vague.

Le chef ajouta :

– Heureusement que le directeur de la sûreté et Benoît Augé s’en viennent.

Le journaliste remarqua :

– Tiens, mais c’est une bonne nouvelle pour mon journal, ça, je cours l’écrire.

Avant de sortir Chartrand demanda :

– Est-ce que le Domino noir viendra, lui aussi ? Je comprends que Benoît Augé est son premier lieutenant...

– Oui, il viendra probablement.

IV

Le directeur et Benoît

Il était plus de midi quand le directeur de la sûreté arriva.

Il se rendit immédiatement au bureau du chef de police et se fit raconter l'affaire dans tous ses détails.

– Cette double cause, dit à la fin le directeur, pourrait s'appeler LES DEUX CRIMES SANS MOBILE.

Charrier répondit :

– En effet on ne conçoit pas de motif possible à la tuerie de deux pauvres petits êtres innocents. C'est fou.

– Vous avez le mot, remarqua le directeur.

– Le mot ?

– Oui, fou. Ce crime a peut-être été commis

par un aliéné.

– Peut-être.

– Les fous lucides et criminels sont parfois d'autant plus dangereux que leur folie n'est pas apparente, qu'elle se dissimule derrière un écran de pseudo-raison...

Il y eut un silence.

Le directeur le rompit :

– Un fou suit une ligne de conduite invariable, toute tracée d'avance par sa maladie mentale. Il a un mobile, un mobile insensé si vous voulez, mais un mobile tout de même. C'est ce mobile qu'il nous faudrait découvrir.

Charrier tressaillit :

– Un motif qui n'a pas de bon sens, s'écria-t-il, mais j'en ai un.

– Lequel ?

– Hubert Décary avait fondé une société secrète enfantine qu'il avait appelé la Bande des Fils à Papas.

– Votre fils en faisait-il partie ?

– Oui.

– Arcade et Hubert n'étaient pas les deux seuls membres de cette bande ?

– Non.

– Quels étaient les autres ?

– Miette Jutras, la nièce de la principale garde-malade de Damierville.

– Et... ?

– Et Tit-Pit Lemelin, un pauvre orphelin.

– C'est tout ?

– Oui.

À ce moment Benoît Augé pénétra dans le bureau :

– Tiens, bonjour, monsieur le directeur, dit-il en souriant. Vous arrivez avant moi.

– Bonjour, Jean Baptiste.

– Jean Baptiste ?

– Oui, le précurseur, le précurseur du Domino noir.

Le directeur ajouta :

– Je serai d’ailleurs heureux d’avoir le concours bénévole du Domino dans cette affaire embrouillée.

– Vous promettez comme d’habitude de ne pas chercher à pénétrer le secret de son identité ?

– Oui, oui.

– Alors il viendra. Mais en l’attendant, comme j’ai mon article à écrire pour le MIDI, voulez-vous me donner les principaux développements.

– Avec plaisir.

Le directeur venait de terminer les explications quand quelqu’un frappa à la porte.

– Entrez, dit Charrier.

Un fort étrange personnage pénétra alors dans la pièce.

Il avait une physionomie que le regard rendait égarée, un chapeau noir de clergyman, et un collet romain indiquait qu’il était ministre d’un culte quelconque.

Il s’inclina onctueusement devant le chef et lui dit en lui présentant une enveloppe :

– Un inconnu m’a demandé de vous remettre cela. Alors en ma qualité de serviteur de Dieu et des hommes j’ai cru bon de rendre ce léger service.

Fébrilement le chef décacheta l’enveloppe et lut :

Cher M. Charrier :

Lorsque vous lirez ces lignes j’aurai terminé la coupe de l’occiput de Miette Jutras.

Vous retrouverez les deux morceaux derrière l’écurie de chevaux racés de Didier Pimnon.

J’ai encore un meurtre à faire.

Comme je désire coopérer davantage avec la police avant d’accomplir ce dernier assassinat, je vous préviendrai par lettre deux heures à l’avance. Votre dévoué serviteur,

Le scieur de têtes.

Le directeur de la sûreté dit :

– Je ne doute pas, M. Charrier, que la petite

Miette soit bien morte ; alors je ne vous accompagnerai point pour faire les constatations d'usage.

Benoît déclara :

– Ni moi non plus. Je reste.

Le ministre allait sortir quand le directeur lui ordonna :

– Ah, mais non, ne partez pas.

– Si je puis vous être de service, dit le clergyman, je me commande de demeurer.

Charrier sortit.

Dans un geste significatif Benoît Augé sortit son carnet de reporter et son crayon.

Le directeur demanda à l'étranger :

– Votre nom ?

– Emmanuel Chiniquy.

– Êtes-vous de la lignée de Chiniquy, ce prêtre catholique de Saint-Denis de Kamouraska, cet apôtre de la tempérance, qui à la fin du siècle dernier fonda une nouvelle religion ?

– Oui, le grand, le noble Chiniquy est mon ancêtre.

– Et vous avez une petite église ici à Damierville ?

– Oui, le créateur a permis que je me compose un troupeau spirituel de 87 brebis croyantes.

Le journaliste et le policier se regardèrent...

Avaient-ils affaire à un craqué ?

Possible...

Le détective demanda au ministre :

– Racontez-moi donc les débuts de votre ministère ici ?

– Toutes les conversions, expliqua avec grandiloquence le pasteur Chiniquy, naissent dans le mécontentement des petits. Un prêtre catholique bâtit une église à un endroit qui ne convenait point à certains de ses paroissiens. Je bâtis mon église à la bonne place et les brebis vinrent à moi.

– Oui, 87, dit moqueusement Augé.

Le chef Charrier entra.

– Et... ? demanda le directeur.

– Vous aviez raison.

– Miette Jutras est morte ?

– Elle a la tête coupée.

– Entièrement ?

– Oui.

– À quand remonte la mort ?

– À deux heures tout au plus, dit le médecin.

Se tournant vers Chiniquy, le directeur demanda :

– Où étiez-vous pendant les deux dernières heures ?

– J'étais plongé dans la contemplation divine.

Benoît raila :

– Je ne crois pas que Dieu se donne la peine de venir prouver en cour votre innocence.

Chiniquy tressaillit :

– Mon innocence, s'écria-t-il, de quoi suis-je accusé ?

Charrier dit :

– Vous allez me donner un échantillon de votre écriture.

– Mais pourquoi ?

– Pour savoir si c’est vous qui avez écrit la lettre.

– Quelle lettre ?

– Mais celle que vous venez de me remettre.

Se dressant dans toute sa dignité et redressant en même temps son collet romain, Chiniquy dit :

– Ne vous ai-je pas déclaré que cette missive m’avait été remise par un inconnu ? Je ne croyais point que l’on pouvait douter de la parole d’un ministre de Dieu.

Augé remarqua :

– Le douzième apôtre était un mouton noir.

– Avez-vous sur votre personne, demanda Charrier, un papier écrit de votre main ?

– Oui..

– Coffoppe...

– Cuf up ?

– Oui, donnez.

Le directeur de la sûreté et Charrier examinèrent à la loupe les deux échantillons d'écriture.

Indubitablement la lettre du scieur de têtes n'avait pas été écrite par le ministre du culte.

Le chef de police de Damierville demanda :

– Ainsi vous ne pouvez pas nous rendre compte de vos mouvements au cours des deux dernières heures ?

– Mais certainement, ne vous ai-je pas dit que... ?

– Oui, oui, que vous étiez en contemplation divine...

– Évidemment puisque je récitais mon bréviaire.

– Quelqu'un vous a-t-il vu réciter votre bréviaire ?

– Quand je suis plongé dans ma lecture pieuse je ne conçois et ne perçois rien de ce qui se passe autour de moi.

– Où étiez-vous pendant cette lecture ?

– À mon presbytère.

– Vous devez avoir une servante qui pourra corroborer votre témoignage.

Chiniquy dit :

– Pardon, monsieur, mes 87 brebis sont trop pauvres pour que me soit permise l’opulence d’une servante.

Le directeur remarqua :

– Alors vous n’avez pas de témoins pour confirmer votre alibi ?

– Est-ce bien nécessaire ?

Charrier dit sarcastiquement :

– Oui, et il est aussi nécessaire que vous ne quittiez point la ville sans avoir au préalable obtenu mon autorisation.

– Ah.

Le révérend Chiniquy questionna, suave :

– Ai-je votre permission de me retirer présentement ?

Apparemment dégouté le chef renifla et dit :
– Oui, vous pouvez scammer.

V

L'entrée en scène du Domino

Ils étaient toujours ensemble, Charrier, le directeur et le journaliste.

– Que faire ? demanda le chef.

Le directeur réfléchit.

Soudain il tressaillit :

– Je suis bête, dit-il.

– Bête ?

– J'ai oublié le principal.

– Le principal ?

– Le scieur de têtes nous annonce son prochain crime. Dans sa folie criminelle il nous désigne sa dernière victime.

– Hein ?

Le directeur :

– Tous les membres des fils à papas sont morts... sauf un...

– Oui, Hubert, Arcade et Miette ont eu la tête sciée.

– Mais la société enfantine, la bande comptait un dernier membre...

– Tit-Pit Lemelin l’orphelin.

– En effet.

Le directeur commanda :

– M. Charrier, allez chercher le jeune Lemelin et tenez-le constamment sous la surveillance de la police ; ainsi si le scieur de têtes veut scier il se vendra tout probablement, prendra trop de risques et tombera dans nos filets.

– Très bien pensé, j’exécute votre ordre, M. le directeur.

Le journaliste dit :

– Moi aussi, je sors.

Benoît Augé se rendit d’abord voir le maire Décary.

Il le questionna à fond.

Mais sans résultat.

En effet Arsène ne lui apprit rien de nouveau.

– À la suivante, dit Benoît.

La suivante fut Georgette Jutras, la garde-malade.

Miette, dit-elle toute en larmes, était la fille de son défunt frère, architecte de sa profession, qui avait fait les plans de Damierville.

C’était une bonne, une bien bonne enfant.

– Non, ciel, non, elle ne connaissait pas, au monde une seule raison pourquoi le meurtre eut pu être commis.

C’était pour elle non seulement horrible mais tout à fait, oui tout à fait incompréhensible.

Benoît marmonna :

– Next ? ah, oui, le suivant sera mon confrère...

Et il alla voir Hilaire Chartrand, l’éditeur du journal de Damierville.

Ce fut sa femme, la jolie Hortense, secrétaire de la rédaction de la feuille, qui le reçut.

Elle appela :

– Hilaire, viens donc ici, nous avons de la grande visite de Montréal.

– Benoît Augé, s'écria Chartrand en voyant le journaliste du MIDI. Ce cher Benoît ; tu te rappelles, quand nous travaillions ensemble à la Presse.

– Oui, le bon vieux temps...

– Tu viens faire le reportage de notre sensationnelle série de meurtres ici, je sais...

– Oui, tu n'aurais pas un scoop pour moi ?

– Je crois que oui.

– Quoi donc ?

– Le scieur de têtes m'a écrit.

– Hein ?

– C'est ainsi.

Chartrand raconta à Benoît ce que le lecteur sait déjà.

Ce dernier demanda :

– Es-tu capable, Hilaire, de revêtir ces crimes d'un mobile plausible, toi ?

– Je ne sais...

– Ne penses-tu pas que la folie... ?

– Tu l'as, mon vieux...

– La démence furieuse et, en même temps ordonnée explique tout.

– La bande des fils à papas...

– Les fils à papas, cela, Benoît, ne te suggère-t-il pas quelque chose ?

– Non, dis...

– Eh bien, la folie du meurtrier le porterait à haïr mortellement les bienheureux de ce monde, les riches...

– Mais Tit-Pit Lemelin...

– ... est pauvre, je le sais ; mais il s'est associé aux autres et le dément le fait payer pour.

– Tu as peut-être raison, Hilaire.

Celui-ci demanda :

– Le Domino va-t-il s’occuper de la cause ?

– Oui.

– Tu ne me le présenterais pas ?

Chartrand rit en se répondant à lui-même.

– Évidemment, non, dit-il, son anonymat est pour lui une trop belle arme dans sa lutte contre l’hydre du crime.

Benoît prit congé de son confrère et se rendit à l’hôtel de Damierville.

Il avait donné ordre au commis de l’hôtel à son arrivée dans la cité de faire attendre dans sa chambre MONSIEUR SIMON ANTOINE si celui-ci venait le demander en son absence.

Antoine, autrement dit le Domino noir, était dans la chambre lorsque le journaliste y pénétra.

– Bonjour, Simon, il y a eu un autre meurtre.

– Je m’y attendais. Sans doute un enfant encore ?

– Oui, une fillette, Miette Jutras.

Augé ajouta :

– Et le scieur de têtes en a annoncé un quatrième ?

– Oui.

Le Domino demanda :

– Explique-moi l'affaire de A jusqu'à Z.

La narration de Benoît dura près d'une heure.

Après quoi le Domino dit :

– Téléphone au chef Charrier.

– Pourquoi ?

– Pour lui demander s'il a localisé Lemelin.

– Ah, oui, c'est vrai, j'avais oublié l'orphelin.

Le Domino affirma :

– Je suis sûr que Charrier ne l'a pas localisé.

– Ah.

– Je suis aussi tout à fait certain que le jeune Lemelin est actuellement entre les mains du scieur de têtes. Appelle, appelle, tu verras bien.

Il appela.

Simon Antoine avait raison.

L'orphelin était introuvable.

Augé demanda :

– Mais comment le savais-tu ?

– Élémentaire.

– Comment ça ?

– Le scieur n'aurait pas prévenu le chef du meurtre à venir si celui-ci avait eu la moindre chance de mettre le grappin sur la victime en perspective.

– Tu as raison, Simon.

Le Domino sourit :

– Comme d'habitude, n'est-ce pas ?

– Vantard, va...

Antoine se mit à se promener de long en large dans la pièce.

Puis soudain il s'arrêta :

– Benoît, ordonna-t-il, écris l'article que je vais te dicter.

Habitué à la façon de procéder du Domino, le journaliste se garda bien de lui demander des

explications.

Silencieusement il sortit son carnet de notes et son crayon, et il s'attabla.

Voici ce que Simon Antoine dicta :

L'affaire du scieur de têtes :

DEMANDE DE COOPÉRATION À LA POPULATION
ENTIÈRE

Le chef de police Charrier demande à toute la population sa coopération pour retracer l'horrible scieur de têtes qui terrorise actuellement notre cité.

Toute personne qui demandera à une autre personne de mettre pour elle une lettre à la poste devra, avec la lettre, être rapportée à la police.

Il est essentiel que tous les citoyens suivent scrupuleusement ces instructions.

Benoît demanda :

– Tu veux, je suppose, faire publier cela dans le journal de mon confrère Chartrand ?

- Oui.
- Mais pourquoi ?
- Tu n’as pas compris ?
- Non.
- Tu n’es pas brillant aujourd’hui, Benoît.
- Dis-moi des bêtises si tu veux, Simon, mais dis-moi aussi pourquoi tu veux faire paraître cet article dans le journal de Damierville.
- Pour forcer le scieur de têtes à mettre une prochaine lettre à la poste.
- À la poste ?
- Oui, cette affaire sera celle de la poste révélatrice ou de la boîte à lettres qui conduit à l’échafaud.

VI

Le maître de poste

Le Domino dit :

– J’ai une série d’ordres à te donner.

– Fais, Simon.

– D’abord tu vas aller porter l’article que je viens de te dicter, à Hilaire Chartrand.

– Oui, et après ?

– Tu vas aller voir le chef Charrier.

– Pourquoi ?

– Vous irez ensemble voir le maître de poste local.

– Dans quel but ?

– Vous lui demanderez d’ordonner au postillon qui fait le dépouillement des boîtes

postales de faire un paquet du contenu de chaque boîte et d'inscrire dessus le numéro du paquet.

Après un silence le Domino ajouta :

– Le chef et toi vous dépouillerez les paquets lettre par lettre et comparerez l'écriture des enveloppes à celle que vous avez du scieur de tête.

– Mais le maître de postes n'est pas obligé de nous obéir.

– Il vous obéira, je vous le garantis.

– Ah, ah...

– Oui, tu as compris, Benoît ; je vais instantanément téléphoner en hauts lieux à Ottawa et le maître de postes recevra l'ordre d'exécuter à la lettre les instructions que vous lui donnerez, Charrier et toi.

– Est-ce tout ?

– Non.

– Vous prendrez la liste et les adresses des boîtes postales et tu reviendras ici avec cette liste.

Il termina :

– Va et fais vite, car le scieur de têtes peut fort bien frapper de nouveau et ne point attendre que nous soyions prêts à lui faire face victorieusement.

Benoît Augé alla donc quérir Julien Charrier et ils se rendirent tous deux chez le maître de postes dont l'édifice était en bordure du parc central et en face de l'hôtel de ville.

Le chef de police fit les présentations :

– Anselme Germain, Benoît Augé, le célèbre reporter du MIDI.

Germain s'écria :

– L'acolyte du Domino noir, quel honneur...

Le téléphone sonna.

– Allô, fit le maître de postes.

Puis il poussa un OH ! de stupeur et mit la main sur le bec du téléphone en disant à ses deux interlocuteurs :

– Figurez-vous donc que le ministre des postes en personne veut me parler. Je ne sais ce que...

Benoît sourit :

– Eh bien, moi, je sais, dit-il, le Domino a appelé Ottawa et avec lui les résultats ne prennent pas goût de tinette à venir.

Le journaliste avait raison.

Le ministre des postes ordonna à Anselme Germain d'exécuter fidèlement les ordres d'Augé et de Charrier.

Le chef, avant de partir, dit :

– Il est superflu, monsieur Germain, de vous recommander à vous et à votre postillon la discrétion la plus absolue.

– Je suis un homme muet, rétorqua en souriant le maître de postes.

VII

Dialogue

– Simon, le maître de poste est dans le sac.

Le Domino fit en riant un coq-à-l'âne :

– Un sac de malle !

Benoît reprit :

– Qu'as-tu à me faire faire maintenant ?

Le Domino ne répondit pas.

Il demanda :

– Combien y a-t-il de boîtes à lettres à Damierville ?

– 6

– Alors tu vas téléphoner à Montréal.

– À qui ?

– À l'Associated Sreen News.

- Hein ?
- Oui, oui, la compagnie de vues animées.
- Mais pourquoi ?
- Il me faut 6 cameramen de jour et 6 de nuit.
- Oh, la, la, encore une fois pourquoi ?
- Tu les cacheras dans des maisons tout près de chacune des boîtes à lettres, et ils photographieront, de jour avec les caméras ordinaires et de nuit avec des appareils infrarouges, toutes les personnes qui viendront maller des lettres.

Le Domino demanda :

- Comprends-tu mon plan, Benoît ?
- Vaguement.
- Espèce de béotien, voici : L'article dans le journal de Damierville forcera l'assassin pour ne pas être pris, à mettre sa lettre prochaine à la poste. Nos cameramen le croqueront sur le vif.
- C'est tout simplement merveilleux, s'écria Benoît Augé.

*

Quelques heures plus tard tout était prêt.

Le piège était tendu.

Le postillon avait été prévenu par Germain.

Les cameramen étaient tous à leur poste.

L'attente commença.

Elle dura toute la nuit.

Le lendemain matin à 8 heures moins 5 minutes le maître de postes téléphona au journaliste du MIDI :

– Vous pouvez venir, dit-il, les paquets de lettres sont prêts pour votre inspection.

Benoît Augé s'empressa de répondre :

– J'accours ; dans quelques instants je serai avec vous.

VIII

L'inspection

Ce fut au troisième paquet qu'on découvrit le poulet sous la forme d'une lettre adressée au Domino noir, à l'hôtel de Damierville.

Benoît Augé s'empressa d'aller la remettre à Simon Antoine qui la décacheta et lut :

Cher Domino noir :

Dans deux heures exactement Pit Lemelin sera mort. Il me fait plaisir, Domino, de mesurer ma force contre la tienne.

Si je triomphe, avoue ton infériorité comme j'avouerai la mienne dans le cas contraire.

Vais-je terminer en te disant comme les gladiateurs des arènes romaines aux Césars

antiques : MORTURI TE SALUTUNT, Domino ?

Ah, oui, tu me permettras bien d'omettre de te révéler l'endroit où je déposerai le cadavre. Mais je te préviens qu'il ne mettra pas de temps à se faire découvrir.

Le scieur de têtes

Simon demanda :

– Dans laquelle des boîtes cette lettre se trouvait-elle ?

– Dans la boîte No. 5.

– Elle est située,... ?

À l'angle de la troisième rue et de la 2^e avenue.

– Va me chercher le cameraman, qui la couvrirait et dis-lui qu'il apporte son appareil à projection. Cette chambre va devenir temporairement une salle de cinéma.

Quelques minutes, plus tard le cameraman avait installé ses affaires et la représentation fatidique commençait.

Ou plutôt allait commencer au moment où le Domino caché de façon à ne pas être vu du photographe, dit au journaliste :

– Benoît, va chercher le chef ; nous allons avoir besoin de lui pour identifier les posteurs de lettres.

– Très bien.

Lorsque le chef fut arrivé la représentation commença pour de bon.

Un homme parut sur l'écran :

– Hilaire Chartrand, s'écria Augé.

– En effet, dit le chef de police Charrier.

Hilaire s'approcha de la boîte à lettres sur l'écran et y glissa un paquet de lettres.

Puis il s'en retourna paisiblement.

Une lumière blanche...

Puis un autre homme parut.

C'était un vieillard digne et posé portant canne qui déposa une lettre dans la boîte.

Benoît demanda au chef :

– Qui est-ce ?

L'honorable Didier Pimnon.

– Le constructeur de Damierville ?

– Et le conseiller législatif, oui...

La voix du Domino noir s'éleva de sa cachette.

Il demandait :

– Seriez-vous assez bon de me dire, chef, si Didier Pimnon qui a cru bon de se faire HONORABILISER artificiellement, a fait un cours classique ?

– Hein ? fit le chef surpris.

– Je vous demande si Pimnon a fait ses humanités, sa versification et ses belles-lettres ?

– Je crois bien que non.

– Très bien ; continuez la cinégraphie alors. Le portrait suivant fut celui d'une femme vêtue de l'uniforme de la garde-malades. Augé murmura :

– Georgette Jutras sans doute...

– Vous avez raison, dit le chef.

« In cauda venenum. »

C'est dans la queue qu'est le venin, veut le proverbe latin.

En effet la dernière figure à paraître sur l'écran fut celle du mielleux pasteur Chiniquy.

Chiniquy s'avança et déposa une lettre dans la boîte.

– C'est tout ? demanda Benoît au cameraman.

– Oui, monsieur.

À ce moment le téléphone sonna.

L'appel était pour le chef.

Et c'était justement Chiniquy qui appelait :

– Chef, dit-il, je viens de trouver un mort et de contempler un spectacle d'horreur apocalyptique. Un jeune homme git dans mon église, la tête coupée. J'ai appelé au poste de police ; on m'a donné ce numéro où je pourrais vous rejoindre ; je me suis empressé de le faire.

– Où êtes-vous ?

– À mon presbytère.

– Ne bougez pas de là ; je cours vous rejoindre.

– La brebis est inévitablement docile, monsieur le chef.

Après avoir raccroché, Charrier demanda à Augé :

– Venez-vous avec moi ?

Ce fut le Domino qui de sa cachette répondit :

– Non, non, Benoît, tu restes, j’ai besoin de toi.

Le chef parti, le journaliste remarqua :

– Tu as besoin de moi, Simon ?

– Oui.

Il expliqua :

– Mon idée a obtenu des résultats.

En effet...

Le champ d’action se restreignait.

La lettre du scieur de têtes avait été mallee à la boîte 5.

Quatre personnes seulement avaient été poster

des lettres à cette boîte :

Hilaire Chartrand.

Didier Pimnon.

Georgette Jutras.

Emmanuel Chiniqy.

L'une de ces 4 personnes était le scieur.

Inévitablement.

Et indubitablement.

IX

L'occiput

Le Domino dit :

– Tu vas aller chez l'honorable.

– Didier Pimnon ?

– Lui-même. Tu lui demanderas s'il a fait un cours classique où s'il n'en a pas suivi. Tu lui dû-nu textuellement : VOULEZ-VOUS VOUS LIBÉRER L'OCCIPUT DE CE QUI LE RECOUVRE.

L'occiput...

Réellement Antoine était incompréhensible.

Benoît remarqua en riant :

– Je ne comprends rien.

– Je le sais, à ton retour je t'expliquerai.

*

Le journaliste du MIDI était revenu.

Le Domino lui dit :

– Tu as prononcé textuellement la phrase que je t’avais dite ?

– Oui, j’ai déclaré :

– Monsieur Pimnon, voulez-vous libérer l’occiput de ce qui le recouvre ?

Il a répondu en éclatant de rire :

– C’est du latin pour moi ; ah, vous autres, diables de journalistes...

Je lui ai alors demandé :

– Vous n’avez pas fait de cours classique, monsieur Pimnon ?

– Non, je n’ai qu’un cours commercial à mon crédit.

– Bien, bonjour, monsieur Pimnon.

Benoît dit à Simon :

– Bien, je t’assure, mon vieux, que

l'Honorable était royalement ébahi quand je l'ai quitté sur ces dernières paroles.

Le Domino se frotta l'index contre le majeur :

– Et de un, dit-il.

– Je ne comprends encore rien.

– Pimnon est innocent.

– Tu en es sûr ?

– Mais oui, puisqu'il n'a pas fait de cours classique.

– Ça parle au diable.

– Et qu'il ne sait pas ce que c'est que l'occiput.

– Serais-tu assez aimable d'éclairer tes déductions qui demeurent pour moi d'une obscurité totale ?

– Volontiers, béotien.

Il expliqua :

– Le scieur de têtes a écrit dans son avant-dernière lettre, celle qui était adressée au chef, qu'il avait scié l'occiput de Miette Jutras. Si

Pimnon ignore que l'occiput c'est la tête il ne peut donc pas avoir écrit ce mot, et conséquemment il n'est point notre assassin.

Augé s'écria :

– Merveilleux... Tu me surprends toujours, cher Antoine, par tes raisonnements géniaux.

– Passe et ne me jette pas tant de fleurs, mon mine.

Suivant son habitude quand il réfléchissait il se mit à se promener de long en large dans la pièce.

Cela dura cinq bonnes minutes.

Puis il dit :

– Il nous reste trois suspects :

Georgette Jutras.

Hilaire Chartrand.

Le ministre du culte Chiniquy.

– L'une de ces trois personnes, la garde-malade, le prêtre ou le journaliste a commis le crime, selon toi ? demanda Benoît.

– Oui, il est rationnellement impossible qu’il en soit autrement.

Le Domino ajouta :

– Ma théorie re : l’occiput va à ces trois suspects comme un gant de kid.

– Comment ça ?

– Ayant fait un cours classique et étudié le latin et le grec, Hilaire Chartrand sait ce que c’est que l’occiput.

– Évidemment.

– Il en est de même de Chiniquy.

– Tu as raison, Domino.

À ce moment le journaliste du MIDI objecta :

– Mais Georgette Jutras, elle, n’a pas fait de cours classique ; car je ne sache pas que le latin et le grec fassent partie du cours des gardes-malades.

– Non, mais les gardes-malades apprennent la médecine.

– Et qu’est-ce que ça fait ?

– Occiput est un terme usuel en médecine.

– C’est pourtant vrai.

Le Domino résuma :

– Donc, dit-il, Chartrand, Georgette Jutras et Chiniquy peuvent avoir commis le meurtre. Il s’agit maintenant de rétrécir notre champ d’actions jusqu’à ce que nous arrivions à l’unité, c’est-à-dire au seul et unique scieur de têtes.

– Mais comment ?

Le Domino rumina :

– Par qui dois-je commencer ?

Il se répondit à lui-même :

– Les dames ont préséance.

À Augé il demanda :

– Va voir le médecin légiste qui a fait l’examen du cadavre de Pit Lemelin ; fais-toi spécifier l’heure de la mort de cette dernière victime ; puis va voir Georgette Jutras et questionne-la pour savoir si elle a un bon et imperméable alibi.

– Très bien, boss.

X

Le révérend Chiniquy

L'alibi de Georgette Jutras était non seulement imperméable et bon, mais il était parfait.

La garde-malade avait assisté, à l'heure du crime, un chirurgien dans une opération qui avait duré près de 120 minutes.

Simon Antoine dit à Benoît :

– Tu connais Antoinette Giraud ?

– La célèbre actrice de Montréal, mais certainement.

– Alors je ne prends pas de chances ; je la fais venir.

Il corrigea :

– Ou plutôt tu vas lui téléphoner de prendre l'avion et de venir ici immédiatement ; c'est très

pressé.

– Tu te fais de plus en plus mystérieux, Simon.

Celui-ci ignora la remarque et dit :

– Tu diras à la belle et capiteuse Antoinette qui est très forte en maquillages et en déguisements de toutes sortes, de se faire une tête et un corps de garçonnet.

– De petit gas ?

– Oui, c'est très important.

– As-tu autre chose ?

– Tu me l'amèneras ici en ayant soin de m'avertir de me cacher afin que je ne lui révèle pas mon identité. De ma cachette je lui donnerai verbalement mes dernières instructions.

Deux heures plus tard les instructions du Domino avaient été exécutées à la lettre.

Simon dit alors à son lieutenant :

– Va me chercher Chiniquy et je le questionnerai de ma cachette.

Ici nous extrayons de l'article de Benoît Augé

dans le MIDI le texte de l'interrogatoire.

Interrogation de Chiniquy par le Domino Noir

LE DOMINO – Vous êtes le descendant de Chiniquy l'apostat ?

LE PASTEUR – L'apostat, non ; le fondateur de la seule véritable religion, oui.

– Votre ancêtre, n'est-ce pas, avait incorporé dans les rites de son culte une imitation de sacrifice humain ?

– Oui.

– En quoi consistait ce simulacre ?

– À assassiner un poulet et à boire son sang en guise de vin sacré.

– M. Chiniquy, vous avez été persécuté ici ?

– Oh, oui.

– Par qui ?

– Le maire Décary a voulu me chasser de la ville.

– Et... ?

– Et mon troupeau s'est révolté.

- Avec comme résultat ?
- Que je suis resté ?
- En voulez-vous au maire ?
- Il n’y a de place en mon cœur que pour la miséricorde.
- Chiniquy, avez-vous tué Hubert Décary ?
- Ciel, non.
- Où étiez-vous au moment de la mort du jeune Hubert ?
- Je... je... je ne sais pas.
- Ainsi vous n’avez même pas d’alibi ?
- Si vous voulez dire que j’étais sur la scène du crime et non ailleurs vous vous trompez, monsieur.
- Où étiez-vous quand Arcade Charrier s’est fait scier la tête ?
- Mais, monsieur, je ne tiens pas un compte aussi serré de mes allées et venues.
- C’est là un manquement, un manquement qui vous mènera peut-être à l’échafaud... Où

étiez-vous quand Georgette Jutras a perdu la vie ?

– Je ne le sais pas non plus.

– Vous ne savez rien, vous ne savez rien... Et c'est, je suppose, par le plus grand des hasards que vous avez découvert le cadavre du jeune Lemelin ?

– Je vous assure que oui. :

*

Soudain le clergyman poussa un petit cri :

– Mais, dit-il, j'oubliais, si je ne peux établir d'alibis pour les autres, il m'est facile d'en établir un pour le cas du fils de mon supposé mortel ennemi le jeune Décary.

– Ah.

– Oui, je me rappelle maintenant, j'étais parti ce soir-là vers 9 heures pour aller secourir spirituellement une de mes brebis malades. J'ai passé la soirée entière et la nuit dans la maison de la patiente pour ne revenir chez moi que le matin

suisant.

– Avez-vous des témoins qui sont prêts à corroborer cet alibi ?

– Certainement une bonne demi-douzaine. Le Domino s’adressa au journaliste :

– Va vérifier, dit-il.

Benoît demanda :

– Le nom de cette famille de brebis ?

– Lalancette.

Le révérend donna l’adresse.

Le reporter sortit.

*

Une demi-heure plus tard il revenait :

– Chiniquiy a dit la vérité, affirma-t-il.

Le Domino commenta :

– Alors il n’a pas pu tuer le jeune Hubert.

Il ajouta :

– D’où il découle en toute logique qu’il n’a pas tué les autres non plus, car évidemment il n’y a qu’un seul scieur de têtes.

– De toute nécessité, oui.

Simon dit :

– Je m’excuse, mon révérend, de mes accusations non fondées ; vous pouvez vous retirer.

– J’aurais affaires à m’absenter de la ville.

– Vous pouvez le faire, allez.

Quand ils furent seuls le domino dit :

– Benoît, tu as donné mes instructions complètes à Julien Charrier, au directeur de la sûreté, à un des cameramen avec rayons infrarouges et enfin à Antoinette Giraud ?

– Oui.

– Alors dis-leur de les exécuter.

– Immédiatement ?

– Oui, sur l’heure.

XI

Antoinette Giraud

Personne n'aurait reconnu la célèbre actrice montréalaise dont la vogue était devenue délirante depuis sa récente innovation de *l'Aiglon*, dans l'humble petit garçonnet qui traversa timidement le hall allumé de l'hôtel de Damierville.

Antoinette était vêtu d'une paire de culottes courtes, d'un garibaldi et d'un béret.

Au dehors l'obscurité régnait, légèrement tempérée par les lampadaires des rues.

À petits pas courts et rapides, l'actrice traversa la rue et s'arrêta devant une porte vitrée sur laquelle étaient lettrés les mos suivants :

LE JOURNAL DE DAMIERVILLE

Hebdomadaire paraissant tous les jeudis.

Circulation : 3,500.

Hilaire Chartrand, directeur,

Hortense Chartrand, secrétaire de la rédaction.

Antoinette Giraud poussa la porte et entra.

Hortense était assise à un pupitre et jouait du clavigraphe.

Le bruit lui fit lever la tête.

Elle vit le pseudo-garçonnet et dit :

– Pour toi, mon petit ?

– Je voudrais parler à monsieur Chartrand, le directeur.

Hortense sourit :

– Peut-être pourrais-je faire la même chose, moi ?

Antoinette répondit sèchement :

– Non.

– Non.

– Mais pourquoi ?

Le pseudo-bambin dit avec un grand sérieux :

– Entre hommes on se comprend mieux.

La jeune femme éclata de rire :

– Entre hommes, s’écria-t-elle, elle est bonne celle-là...

– Oui, madame.

– Alors je fais venir mon mari.

Elle appela :

– Hilaire.

Bientôt le journaliste parut.

Sa femme lui dit :

– Ce garçonnet veut te parler, et personnellement s’il vous plaît.

– Ah, ah...

Antoinette demanda :

– Madame, voulez-vous être assez bonne de vous retirer ?

Hortense leva les bras au ciel :

– Ça c’est le comble par exemple... Hilaire lui dit :

– Ma chérie, on ne sait jamais, cet enfant peut avoir un scoop pour moi, laisse-nous veux-tu... ?

Elle obéit.

Ils étaient seuls.

Le journaliste dit :

– Bien, maintenant parle, mon petit.

– Volontiers.

– Pourquoi es-tu venu ?

– Quatre enfants ont été assassinés.

– Tu as quelque renseignement à me donner à ce sujet ?

Antoinette ne répondit pas. Elle dit :

– Je suis venue pour deux raisons.

– La première ?

– Je suis le dernier membre de la bande des fils à papas.

– Oh !

Les yeux de Chartrand brillèrent d’un éclat

étrange.

L'actrice poursuivit :

– À titre de dernier membre, je vous demanderais d'exprimer par la voie de votre journal mes plus profondes sympathies aux familles affligées.

Hilaire s'écria :

– Ça parle au diable.

Il ajouta :

– C'est là ta première raison ?

– Oui.

– Et ta seconde ?

– C'est pour vous révéler le nom de l'assassin, le nom du scieur de têtes.

Le directeur du journal tressaillit.

Un éclair fauve perça son regard.

– Mais comment se fait-il que tu connaisses l'identité de l'assassin.

Tel que le lui avait recommandé le Domino, Antoinette mentit :

– C’est que je l’ai vu assassiner Miette Jutras.

– Oh...

À pas de loups il s’approchait de l’actrice.

Ses yeux étaient devenus ceux d’un dément.

D’un dément féroce.

Il dit d’une voix fausse et mielleuse :

– Dis-moi, mon petit, qui est le scieur de têtes ?

– C’EST VOUS !!!

Chartrand s’élança sur Antoinette et l’empoigna à la gorge.

Mais au même moment la porte s’ouvrit avec fracas.

À leur tour le directeur de la sûreté et le chef de police Julien Charrier s’élancèrent.

Ils maîtrisèrent plutôt facilement le dément furieux.

Chartrand reprit vite possession de ses facultés.

Il déclama :

– À l'adresse du Domino noir je crie : TU AS VAINCU, GALILÉEN...

Il ajouta :

– Comment se fait-il que le Domino ne soit pas ici ?

Benoît Augé venait d'entrer.

Il dit :

– Chartrand, tu devrais savoir que le Domino triomphe comme il travaille dans l'obscurité.

Le journaliste du MIDI questionna :

– Mais pourquoi, Hilaire, as-tu commis cette série de crimes atroces ?

Chartrand eut un ricanement de fou :

– Mon père était menuisier ; or un menuisier ça scie, vieux, j'ai commencé par « scier » le maire et le chef de police dans mon journal, et j'ai décidé de scier ensuite cette bande de jeunes frais qui s'appelaient les fils à papas.

*

Ainsi se termine l'histoire des crimes du dément qu'était le scieur de têtes.

Chartrand est actuellement enfermé à la prison de Bordeaux dans l'aile des aliénés criminels de l'institution.

Étrange raisonnement que celui d'un fou : Père menuisier, fils qui scie figurativement ses ennemis dans son journal et scie ensuite réellement les enfants de ceux-ci pour transporter sa haine féroce contre la petite bande innocente des fils à papas...

Oui, logique de fou...

*

Comme ils revenaient vers Montréal, Benoît dit à Simon :

- Tu es un ascète.
- Comment ça ?
- Tu triomphes dans l'obscurité ; personne ne

te connaît ; tu ne jouis point de ta célébrité, car Simon Antoine n'est qu'un riche désœuvré, qu'un play-boy aux yeux de tous...

Le Domino dit tout simplement et c'est là le mot de la fin :

– Mon plaisir est dans l'anonymat, l'humble anonymat.

Cet ouvrage est le 684^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.